









# JOURNAL DE LA HAYE

DU DIMANCHE.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRE, LITTÉRATURE ET MODES.

BEAUX-ARTS. — HAGIOLOGIE.

## LA LÉGENDE DORÉE DES ARTISTES. 1)

MARIE-MADELEINE.

Il y a dans la galerie de Florence un tableau de Curradi qui représente Madeleine s'embarquant avec Marthe, Lazare et leurs compagnons. On voit Marie-Madeleine prêchant les habitants de Marseille, dans une série de bas-reliefs qui décorent le porche de Certosa, près de Pavie. Elle a pour tout vêtement une peau de bête autour des reins. Ses longs cheveux retombent éparés sur ses épaules.

*Marie-Madeleine portée dans les bras des anges au sommet du mont Pelion*, est un des sujets traités le plus souvent et devenu le plus tôt populaire. On le voit dans le tableau de l'Assomption de sainte Madeleine, les mains jointes, et dans une autre œuvre où elle est soutenue par quatre, cinq ou six anges, qui se cachent par ses longs cheveux. Un des anges tient un vase d'albâtre rempli des parfums. On aperçoit au-dessous, dans une contrée sauvage, couverte de montagnes, l'ermite de la légende qui regarde au ciel.

Un ancien tableau, très-curieux, de l'un des Vivarini (1451-1490), qui fait partie du musée de Berlin, représente Madeleine enveloppée de la tête aux pieds de ses longs cheveux, et portée par les anges : dans le bas est agenouillée la religieuse qui a fait don du tableau. Albert Durer dans un bel ouvrage de sculpture en bois, nous a montré Madeleine montant au ciel, les mains jointes et voilée seulement par ses cheveux. Deux petits anges sont à ses pieds, quatre au-dessus de sa tête. Il existe une grande et belle estampe moderne, d'après Jules Romain ou un peintre de son école. Madeleine, penchée au milieu des nuages, est soutenue par plusieurs anges. Elle lève la tête et tient les bras étendus avec l'expression de la plus profonde extase. Le même sujet a été traité par Montagna (1490), Ribera, Zuchero, Cambiasi, Alonzo Cano, Carlo Maratti, Lanfranc. Les peintres du dix-septième siècle se sont plu à le reproduire. C'est la sculpture qui en a donné la représentation la plus moderne, dans le groupe en marbre décorant le maître-autel de l'église de la Madeleine. On y voit la figure de cette sainte de grandeur naturelle, portée par trois anges, tandis que deux archanges sont agenouillés de l'autre côté, dans l'attitude de l'adoration.

La dernière communion de Madeleine a été peinte par le Dominiquin. La sainte est entourée d'anges qui s'empressent de la servir. Il y a dans la galerie de Florence un tableau de Madeleine rendant le dernier soupir, par Rustichino. La collection de M. Hope renferme une figure, demi-grandeur, de Madeleine mourante; elle est attribuée au Corrège. Rubens et plusieurs autres ont traité le même sujet. En sculpture, nous avons la Madeleine mourante de Canova; on y retrouve les qualités et aussi les défauts de la Madeleine pénitente dont nous avons parlé plus haut.

Marthe a partagé la ferveur avec laquelle on honorait Madeleine. Si l'une était considérée comme la patronne des femmes repentantes, l'autre était regardée comme la protectrice des femmes prudentes occupées des soins du ménage. C'est pourquoi Marthe a été souvent peinte tenant à la main une écumoire, ou portant à sa ceinture un paquet de clefs. Par exemple, dans un joli et ancien tableau d'autel allemand, de la collection de la reine d'Angleterre, attribué à Albert Durer, on voit Marthe debout, vêtue avec magnificence, la tête couverte d'un turban orné de pierreries, et tenant à la main un meuble de cuisine bien connu. Dans le livre d'heures de Henri VIII, de la bibliothèque Bodléienne, elle est représentée avec le même meuble, et son nom est écrit au-dessous. Mais en général elle est vêtue très simplement : ses attributs ordinaires comme sainte patronne, sont le vase d'eau bénite et le goupillon placés

dans sa main, le dragon chargé de liens gisant à ses pieds. D'après la légende provençale, tandis que Marie-Madeleine achevait la conversion des habitants de Marseille, Marthe prêchait ceux d'Aix et des contrées environnantes. A cette époque le pays était ravagé par un dragon terrible, appelé la *Tarasque*, qui, pendant le jour, se tenait caché dans le Rhône. Marthe vint à bout de ce monstre en l'aspergeant d'eau bénite, et après l'avoir attaché avec sa ceinture (ou suivant quelques-uns avec sa jarretière) elle le livra au peuple, qui s'empressa de le tuer. Le lieu témoin de ce miracle est aujourd'hui l'emplacement de la ville de Tarascon, dont l'église principale, dédiée à sainte Marthe, avait été richement dotée par Louis XI. 1)

Observons ici, en passant, que l'histoire du dragon de sainte Marthe est une des versions de cette allégorie répétée du triomphe des armes spirituelles sur l'idolatrie et le péché. Cette allégorie, souvent employée par les saintes Ecritures, et sur laquelle on ne s'est pas mépris dans les anciens temps, est le dragon vaincu et enchaîné. Mais à l'époque où les ombres répandues par l'ignorance et la barbarie sont devenues plus épaisses, le symbole a été transformé en un fait réel. Les dragons figurés dans les anciens tableaux et bas-reliefs ressemblent tous d'une manière si variable à des crocodiles ailés, gigantesques, qu'il est à présumer que leur type a la même origine; probablement des restes fossiles de l'Éocène saurien. J'ai lu quelque part qu'une tête de dragon avait été trouvée dans un vase d'eau bénite.

Mais revenons à notre sujet. Sainte Marthe, que l'on vénère comme le modèle des femmes prudentes, sages et chastes, et comme la patronne des bonnes ménagères, était, suivant les anciennes légendes, la même femme que celle qui fut guérie par Jésus-Christ (Evang. de saint Matth., ch. IX, vers. 20), et qui par reconnaissance fit ériger en son honneur une statue de bronze, laquelle, dit-on, existait au temps d'Eusèbe; elle fut renversée par Julien l'Apostat.

Lazarre, le frère de Marthe et de Marie, est honoré comme premier évêque et comme patron de Marseille. On le peint généralement avec la mitre et l'étole. Un grand nombre de saints sont revêtus de ces ornements; mais lorsqu'on trouve un personnage en costume d'évêque dans le même tableau ou dans le même bas-relief que Marthe et Marie-Madeleine, on doit présumer, s'il n'est distingué par aucun autre caractère, que c'est Lazare leur frère. Quelquefois, dans rarement, on aperçoit dans le fond une bière, ou Lazare ressuscitant, pour mieux déterminer son identité. On trouve aussi sainte Marcella (ou Martilla) groupée avec les trois autres personnages, sans qu'aucun attribut la distingue. On ne rapporte sur Marcella rien de particulier, excepté qu'elle accompagna Marthe et sa famille en Europe, qu'elle composa une vie de Marthe, et prêcha l'Evangile chez les Esclavons. On voit à Milan, dans le Brera, de belles figures de Marie, de Marthe, de Lazare et de Marcella, peintes par un artiste de l'école de Luini. Elles sont grandes comme nature et traitées dans un style très-classique et très-élevé; les draperies en sont fort belles. On a placé ces figures debout dans des niches comme des statues. A Munich on trouve les figures séparées de Marie-Madeleine, de Marthe et de Lazare, par Gruenwald. Lazare est debout près de sa bière; Marie dans le riche costume d'une dame allemande de haut parage, tient son vase de parfums; Marthe, vêtue comme une bonne ménagère, est accompagnée du dragon gisant à ses pieds. Ces figures sont plus grandes que nature, admirablement peintes, et pleines de caractère, bien qu'un peu grotesques dans leur forme.

1) On confond quelquefois sainte Marthe avec sainte Marguerite, qui est aussi représentée avec un dragon; mais il ne faut pas oublier que sainte Marguerite porte un crucifix et sainte Marthe le vase d'eau bénite. Généralement les anciens peintres ont eu soin de distinguer ces attributs.

2) Saint Jérôme rapporte que de son temps l'on montrait les os du monstre marin auquel Andromède avait été livrée. C'était probablement quelques restes fossiles auxquels l'imagination populaire attribuait cette origine. — Un auteur anonyme, qui, en 1835, communiqua à la Revue Britannique quelques fragments d'un ouvrage intitulé: *Histoire naturelle des animaux apocryphes*, fait de la tarasque un *megalosaurus*, lézard gigantesque de trente pieds de long.

**SAINTE MARIE L'EGYPTIENNE.** — Les peintres ont si souvent confondu cette sainte avec Marie-Madeleine, sous le rapport des attributs, que je crois devoir parler d'elle. On dit qu'elle vivait au quatrième siècle, et son histoire est racontée en détails par saint Jérôme. C'était une femme d'Alexandrie, dont la vie était bien plus dissolue encore que celle de Marie-Madeleine. Après dix-sept années passées dans toutes sortes de désordres, elle aperçut un jour, en se promenant au bord de la mer, un vaisseau prêt à mettre à la voile, et un grand nombre de personnes qui se disposaient à s'embarquer. Marie leur demanda où elles allaient; celles-ci lui répondirent qu'elles se rendaient à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Vraie-Croix. Marie éprouva tout à coup le plus vif désir de les accompagner, mais n'ayant pas d'argent, elle se vendit, pour payer le prix de son passage, aux matelots et aux pèlerins, cherchant par tous les moyens à les faire tomber dans le péché. Arrivée à Jérusalem, elle se joignit à la foule des fidèles qui s'étaient réunis pour entrer dans l'église; mais tous ses efforts pour en franchir le seuil furent inutiles. Chaque fois qu'elle essayait de pénétrer sous le porche, un pouvoir surnaturel la repoussait et la laissait livrée à la honte, à la terreur et au désespoir. Accablée par le souvenir de ses fautes, pleine de repentir, Marie s'humilia profondément et implora le secours de Dieu. La force invincible qui la retenait au porche fut aussitôt surmontée; Marie entra dans le temple du Seigneur en rampant sur ses genoux. Depuis ce moment elle renonça pour toujours à sa vie dissolue, et ayant acheté trois pains, elle se mit à marcher dans le désert, sans s'arrêter ni se reposer, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au-delà du Jourdain, dans une retraite profonde, où elle se livra à la pénitence la plus rigoureuse. Elle ne vivait que de racines et de fruits, elle ne buvait que de l'eau. Ses vêtements étant tombés pièce à pièce, elle n'avait plus rien pour se couvrir; elle pria Dieu avec ferveur, et tout à coup ses cheveux devinrent assez longs pour l'envelopper entièrement (ou, suivant une autre version, un ange lui apporta du ciel les vêtements dont elle avait besoin). Elle vécut ainsi au milieu du désert, pendant quarante-sept années, dans la prière et la pénitence. Un prêtre nommé Zozime, le premier jour de l'année, Marie le pria de garder le silence sur elle et de revenir à la fin de l'année lui apporter le Saint-Sacrement, afin qu'elle pût se confesser et communier avant de quitter cette terre. Zozime, accédant à ses vœux, revint l'année suivante; mais comme il n'était pas en état de traverser le Jourdain, la pénitente, par un pouvoir surnaturel, marcha sur l'eau pour venir à lui. Après avoir reçu humblement l'Eucharistie, elle pria le bon prêtre de la laisser encore dans la solitude et de revenir au bout d'une année. Quand il revint il la trouva morte, les mains croisées sur sa poitrine. Il pleura beaucoup, puis ayant regardé autour de lui, il aperçut ces mots tracés sur le sable: « O père Zozime, enterrez le corps de la pauvre pécheresse, Marie d'Egypte! Rendez la terre à la terre, la poussière à la poussière, pour l'amour du Christ! »

Le saint homme essaya de remplir les dernières volontés de Marie, mais il était bien ému, bien âgé, bien faible; il sentit que les forces lui manquaient; alors un lion du désert vint à son aide, et creusa la fosse avec ses pattes, jusqu'à ce qu'elle fût assez profonde pour recevoir le corps de la sainte. Quand cette dépouille mortelle eut été confiée à la terre, le lion se retira tranquillement, et le bon vieillard s'en retourna chez lui, remerçant Dieu qui avait montré sa miséricorde à une pauvre pénitente.

Les tableaux et les estampes représentant Marie l'Egyptienne sont assez rares, et je n'en ai pas trouvé d'antérieurs à la fin du quinzième siècle. Dans les productions où elle figure seule on lui donne les traits d'une femme âgée, amaigrie par le jeûne, portant de longs cheveux et tenant à la main trois pains; quelquefois on place cette sainte à côté de Marie-Madeleine, comme pour réunir les deux symboles du repentir de la femme. Il y a dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Georges à Crémone, un grand tableau de Malosso, de sainte Marie l'Egyptienne repoussée du temple à Jérusalem. Je crois avoir vu dans la galerie espagnole, au Louvre, un tableau de Ribera, représentant Marie l'Egyptienne à genoux, au moment où un ange descend du ciel pour lui apporter un vêtement blanc. Ribera a peint aussi la première rencontre de sainte Marie et du prêtre Zozime. Dans ce tableau, qui fait partie de la même galerie, au Louvre, la sainte a des cheveux gris et courts, un visage maigre et brûlé par le soleil. Elle est couverte de vêtements en lambeaux. Il existe une gravure, d'après Titien, de Marie l'Egyptienne recevant de la main du prêtre Zozime les derniers sacrements. Je ne connais pas le tableau. Il est à croire, malgré la parité des situations, qu'on a voulu peindre Marie l'Egyptienne et non la Madeleine, sous les traits d'une sainte femme faisant pénitence dans le désert. Elle n'a près d'elle ni livre, ni tête de mort, ni vase d'albâtre, ni discipline; elle est nue ou à peine couverte d'une draperie; ses cheveux gris et noirs sont longs et mêlés.

(Athenæum.)

## THÉÂTRE-ROYAL-FRANÇAIS.

Le déjà l'opéra de *Charles VI*, dont la création de fraîche date sur notre scène est encore brillante de jeunesse et de force, avait eu besoin d'être régénérée par le talent de l'artiste chargé d'en interpréter un des principaux rôles, certes M<sup>lle</sup> Bouvard nous a bien prouvé, samedi dernier, qu'elle savait animer, remplir du souffle de son inspiration une œuvre que le succès même aurait usée. C'est une preuve de sa propre force que l'actrice peut sans crainte se donner à elle-même; elle tient de son talent le droit de rendre à plus d'une production dont le public commencerait à se lasser, l'admiration et la vogue qui appartiennent aux chefs-d'œuvre.

Jusqu'ici la manière dont le rôle de Charles VI avait été interprété, en avait fait le personnage principal et justifiait ainsi le titre de l'ouvrage; mais l'intelligence avec laquelle M<sup>lle</sup> Bouvard s'est pénétrée de la pensée du poète, et le talent qu'elle a mis à nous dessiner sous son véritable aspect la gracieuse figure d'Odette, à faire ressortir tout le charme de cette jeune fille des champs, simple, naïve, ingénue, se dévouant aux souffrances du vieux roi et s'inspirant en même temps, comme l'avant-courrière de Jeanne d'Arc, d'un noble enthousiasme pour les malheurs de son pays, nous forcent à changer maintenant le titre de l'ouvrage. L'œuvre poétique de Casimir Delavigne ne s'appellera plus désormais *Charles VI*; aujourd'hui c'est *Odette* qui en est le véritable nom. Le public accepte avec plaisir de pareilles métamorphoses.

Nous le répétons, car en présence d'un beau succès on sent le besoin de chercher de nouvelles expressions pour reproduire encore la pensée qu'on vient d'émettre, nous avons été frappé de l'heureuse adresse avec laquelle M<sup>lle</sup> Bouvard a donné de la chaleur et de la vie à un rôle où auparavant nous n'avions entendu que des notes de chant; elle a su faire de *Charles VI* une légende dramatique dont l'intérêt vient de l'héroïne et non d'une intrigue quelconque. Grâce à son habile interprète, Odette, comme l'a comprise et sentie le poète, est une noble et suave figure, à la fois douce et pénétrante, on se fonde sur sa beauté, sa simplicité, sa pureté, sa jeunesse, sa fraîcheur, sa grâce enfantine de la jeune fille. Jules Janin appelle ordinairement M<sup>me</sup> Stoltz l'actrice du quatrième acte; plus heureuse et supérieure dans ce rôle à la grande tragédienne lyrique, au dire de juges compétents, M<sup>lle</sup> Bouvard peut y être appelée à bon droit l'actrice de chaque acte, de chaque scène, dont elle a fait une action, un poème. Il est impossible de détailler avec un plus rare talent toutes les parties de ce rôle, de placer certains mots, certaines phrases, certains gestes avec plus de profit, avec plus d'effet. Rien n'est oublié, rien n'est négligé par l'actrice; tout marche à l'événement, c'est l'unité réunie à la variété, ces deux qualités essentielles du vrai beau. Ne saisissant aujourd'hui que l'ensemble du rôle, nous n'en analyserons pas les parties, c'est une étude que nous laissons au spectateur, homme de goût, qui se fera un plaisir de suivre le jeu de l'actrice dans tous ses détails, dans toutes ses nuances les plus délicates, et dès lors un nouveau suffrage viendra se joindre aux éloges que nous adressons à l'actrice. Il louera le mérite de la tragédienne, l'intelligence, la sensibilité et la chaleur de son jeu, et faisant la part de l'actrice lyrique, il appréciera à leur juste valeur les éminentes qualités d'une voix si vibrante et si pathétique. — M<sup>lle</sup> Bouvard, chaleureusement applaudie pendant la représentation, a été rappelée à grands cris après la chute du rideau.

Ce que nous avons vu et entendu du baryton Dignet, surtout dans l'opéra-comique, nous avait rendu fort rigoureux à l'endroit de son admission. Nous la regardions comme non avenue; ce n'était pas pour lui partie gagnée auprès du public, et pour obtenir ses véritables lettres de naturalisation, il lui fallait encore les disputer pied à pied et s'efforcer bien vite de faire perdre le souvenir de deux malencontreuses apparitions. Le rôle de Charles VI l'a servi à souhait et lui a fait faire un bon pas. Il nous y a surpris, nous l'avouons, ses antécédents ne nous ayant pas donné le droit d'en espérer autant. Plusieurs parties de ce rôle, bien senties, ont été dites avec convenance, même avec sentiment et une expression vraie; mais il péchera toujours par un manque de noblesse, de distinction, et nous aurons plus d'une fois à lui reprocher la trivialité du geste et de la tenue. On dit, et ce que nous avons vu nous porte à le croire, que l'artiste, novice à la scène, ne compte pas encore deux années de théâtre; tant pis pour le public qui n'a pas toujours la patience de se contenter du talent qu'il faut attendre, mais tant mieux pour l'acteur qui, avec du zèle, du travail, de la docilité à suivre les conseils des hommes de goût et d'intelligence, peut parvenir à faire son éducation dramatique et à se corriger de défauts qui ne sont pas encore devenus de fâcheuses habitudes. Dignet a pour lui un grand avantage, sa voix, dont les qualités sont très remarquables; c'est un bel instrument dont l'étude peut tirer un excellent parti. Que le courage ne lui manque pas au cœur, et il nous trouvera toujours prêt à lui tenir compte, pour la même franchise, de ses succès et de ses échecs. A travers cette alternative de la critique et de la louange, acceptée de bonne grâce, le véritable artiste finit par atteindre le but qu'il se propose.

Didot n'a pas produit tout l'effet que nous avions droit d'attendre de lui dans le rôle de Raimond; la fameuse chanson française: *Guerre*

aux tyrans / n'a pas été dite avec toute la verve et la puissance de moyens désirable ; l'acteur semblait n'être pas à son aise. Mais, hâtons-nous de le dire, il a pris une éclatante revanche dans le beau quatuor du 3<sup>me</sup> acte où il a été admirablement secondé par Allard, Diguët et M<sup>lle</sup> Bonnard. C'était merveille de les entendre tous les quatre.

Le Théâtre est fermé pour cause de réparations à la salle !

« Sois libre ! » — et qu'on lui rompt le boulet qui l'enchaîne,  
Il court, fuit dans les champs, ivre, éperdu, charmé  
De respirer enfin l'air libre de la plaine... —  
Captif lâché d'hier, critique désarmé,  
Nous respirons enfin : le théâtre est fermé !

Le théâtre est fermé ! — Tendre et naïf jeune homme,  
Toi qui fus toujours libre et jamais opprimé,  
Comprends-tu bien ces mots : « Le théâtre est fermé ! »

Sur un banc du parc, au lieu d'aller en ville,  
Je pourrai donc enfin respirer vers le soir  
Le parfum de ces fleurs que la brise moisonne,  
Et sans m'inquiéter, quand une cloche sonne,  
Si c'est le dernier coup ; si la pièce qu'on donne  
Mérite ou non qu'on s'aille ennuyer à la voir !

## CHRONICLE.

\* \* Une déplorable nouvelle est venue affliger les amis des arts. Un de nos jeunes peintres qui donnait les plus belles espérances, Guillaume Bake, est mort à Rome, à l'âge de vingt-huit ans. Elève de M. Eckhout, il dut aux leçons de ce maître ses premiers succès dans le genre historique. Plus tard il se rendit à Paris, à Munich et à Dresde, et de là à Rome, pour y poursuivre ses études sur cette terre classique des arts. M. Kruseman qui habite Rome depuis plusieurs années et qui fut à même de suivre tous les jours les travaux du jeune artiste, avait plus d'une fois, dans ses lettres à ses amis en Hollande, parlé des progrès de Bake et de ses brillantes dispositions pour la composition historique. Le mauvais état de sa santé, affaiblie peut-être par l'excès du travail, le contraignit à quitter Rome et il se disposait même à retourner dans sa patrie pour y venir respirer l'air natal, lorsque la mort est venue l'arracher à ses amis et aux arts qu'il cultivait avec tant de zèle et d'amour. Ses obsèques ont eu lieu à Rome dans le cimetière des protestants, et la cérémonie des honneurs funèbres qui lui furent rendus par ses compatriotes et par ses amis sur la terre étrangère, a eu un caractère bien touchant. Un ministre de la confession évangélique allemande a payé un juste tribut de douleur et de regrets à l'artiste enlevé si jeune à sa famille, à ses amis et aux arts dont il était l'espoir.

\* \* M. Cornet, de Leide, vient de terminer depuis quelques jours un beau tableau d'histoire représentant *Les adieux de l'amiral de Ruyter à sa famille*, lors de son départ pour la Méditerranée, où, dans un combat contre l'amiral français Duquesne, il reçut, le 22 avril 1676, la blessure dont il mourut une semaine après dans la baie de Syracuse, à l'âge de soixante-et-dix ans.

Brandt, l'historien de la vie du grand homme, raconte ainsi cette scène d'adieux : « Lorsque l'amiral prit congé de sa femme, de sa fille, de son beau-fils et de ses amis, on ne remarqua pas une expression ordinaire de tristesse et de douleur, car la profonde préoccupation qu'on lisait sur la physionomie de De Ruyter avait profondément ému leur âme et semblait leur présager un grand malheur. »

M. Cornet s'est inspiré des paroles de l'historien pour l'ordonnance de cette touchante scène d'adieux. La noble simplicité avec laquelle le sujet est traité, jointe à une parfaite exécution et à une grande vigueur

de touche, rehausse le mérite de cette belle composition. Cette toile est destinée pour le musée de la société de Teyler à Harlem.

C'est ainsi que Brandt, l'éloquent historien de la vie de De Ruyter ; que les poètes Francius et Vollenhoven, qui ont chanté sa mort glorieuse ; que Feith, qui l'a loué dans deux belles pièces de vers ; que M. Pieman, qui a reproduit sur la toile le moment où l'amiral reçut cette blessure qui devait causer sa mort ; et qu'aujourd'hui M. Cornet, ont chacun à leur tour fait concourir leur talent pour rendre un pieux hommage de reconnaissance et de vénération à la mémoire du grand homme dont l'histoire n'offre nulle part son égal.

\* \* On lit dans la *Revue et Gazette des Théâtres* et dans la *France théâtrale* :

« M<sup>me</sup> de Vries Van Os, cette jeune chanteuse hollandaise dont les débuts à La Haye ont fait naguère tant de bruit, vient d'obtenir un très-brillant succès à Lyon, dans le rôle de Rachel de la *Juive*. — M<sup>me</sup> de Vries est une élève de Conservatoire de Paris, et elle fait honneur à l'institution. »

(R. et G. des T.)

« M<sup>me</sup> de Vries a fait son premier début dans Rachel Jeune, assez jolie, bien peu d'habitude de scène ; voix fraîche, mais un peu maigre dans le haut, cette dame ne devrait pas donner des notes plus hautes qu'elles ne sont écrites, cela n'est point avantageux à sa voix. — Somme toute elle doit réussir. » (Fr. Th.)

\* \* M. Félix Mendelssohn-Bartholdy vient de terminer la partition d'un oratorio en trois parties, intitulé *Ève*, et qui sera exécuté à la grande fête musicale annuelle de Birmingham (Angleterre), qui aura lieu les 17, 18, et 19 août prochain.

En ce moment ce célèbre maestro travaille à la mise en musique d'un grand opéra pour la première scène lyrique de Berlin, et le principal rôle de femme sera rempli par M<sup>lle</sup> Jenny Lind. On assure que cet ouvrage sera représenté pour la première fois à l'occasion de la célébration du prochain anniversaire de la naissance de S. M. la reine de Prusse (le 13 novembre 1846).

M<sup>lle</sup> Lind, pendant son dernier séjour à Aix-la-Chapelle, a signé avec la direction du Grand-Théâtre de Hambourg un engagement pour six semaines, pendant lesquelles elle donnera dix-huit représentations à raison de 600 marcs (1,120 fr.) chacune.

\* \* Léopold de Meyer a donné à la Nouvelle-Orléans, dit le *Courier des Etats-Unis*, plusieurs concerts successifs qui ont attiré la foule, et ont valu au célèbre pianiste des milliers de dollars et des tonnerres d'applaudissements. En voyant l'élan patriotique dont avait été saisie la population de la Nouvelle-Orléans à l'appel du général Taylor, Léopold de Meyer eut l'idée de donner un concert dont le produit serait destiné à la formation d'un corps de musiciens attachés à l'armée de volontaires. Il annonça donc dans tous les journaux cette généreuse résolution, s'attendant à voir éclater la reconnaissance nationale. Mais certains journaux ont trouvé que la république ne pouvait accepter le secours d'un artiste étranger sans déroger à sa dignité. Cette opinion paraît avoir été partagée par le public, car Léopold de Meyer, qui avait fait des milliers de dollars dans toutes ses autres soirées, n'a fait, dans celle-là, que 1,150 fr., qu'il n'a pas moins versés dans les mains du gouverneur de l'état. Celui-là sera probablement aussi embarrassé de ce don que le gouverneur de Massachussets l'a été de la souscription de 1,000 dollars de Fanny Elssler au monument de Bunker-Hill.

\* \* *L'Heraldo* annonce que dans une séance extraordinaire, tenue le 9 du mois de mai, l'Académie des beaux-arts de Séville a voté à l'unanimité l'érection d'un obélisque consacré à la mémoire du célèbre peintre espagnol Bartholomé Esteban Murillo. Une souscription sera ouverte à cet effet. Il reste encore une grande partie des plus beaux tableaux de Murillo en Espagne. Le musée de Madrid possède ceux qui étaient autrefois à l'Escorial. Séville ayant formé un musée, il y a quelques années, a consacré une salle particulière aux tableaux de ce peintre immortel ; lorsque M. le baron Taylor était à Séville en 1836, il eut la pensée de faire élever ce monument à Murillo, sur la place où était autrefois une église qui a été démolie et sous les décombres de laquelle est encore le cercueil de ce grand peintre. Il en fit la proposition à M. le chanoine Cepero, maintenant *dean* du chapitre de la cathédrale de Séville et sénateur. M. Taylor laissa l'argent de sa souscription à Séville, entre les mains de M. Cassacus, secrétaire du comité chargé de faire construire le monument d'après un projet qui avait été dessiné par M. Dauzats, et qui représentait un obélisque funéraire.

## BIZARRERIES, HABITUDES ET GOUTS SINGULIERS DE QUELQUES PERSONNAGES CÉLÈBRES :

Eschyle avait toujours une pointe de vin lorsqu'il écrivait ses tragédies ; Alcée et Aristophane ne composaient également que dans l'ivresse ; Bacon, Milton, Warburton, Alfieri avaient besoin, pour travailler, d'entendre de la musique, et Bourdaloue exécutait un air sur le violon avant de se préparer à écrire un sermon ; Thomas restait couché pour composer ses *Eloges* ; Corneille, Malebranche et Hobbes travaillaient le plus

souvent dans l'obscurité, tandis que Mézeray allumait sa chandelle en plein jour; Cujas écrivait toujours par terre, couché sur le ventre; Goëthe composait en marchant, Casti en jouant aux cartes tout seul sur son lit; Descartes, comme Leibnitz, pratiquait la méditation horizontale; Passeroni aimait un coq dont il parle dans toutes ses poésies; Saint-Evremond et Crébillon s'entouraient pour travailler de chiens et de chats; Juste-Lipse ne se pouvait séparer d'un chien nommé Saphir auquel il faisait boire du vin; Bayle avait des convulsions, lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet; Spinoza dépensait environ de cinq à six sous par jour pour sa nourriture; Battner, naturaliste et philologue, ne faisait par jour qu'un seul repas qui lui coûtait trois sous; l'astronome Lalande affectait de manger avec délices des araignées et des chenilles, dont il portait toujours provision dans une bonbonnière; Marcantonio, musicien, s'asseyait, pour composer, à une table chargée de chapons rôtis, de cochons de lait rissolés et de saucisses fumantes; Gluck faisait transporter au milieu d'une prairie son clavecin et quelques bouteilles de champagne; tout au contraire, Sarti ne pouvait travailler que dans une salle immense, voûtée, obscure; Salieri avait besoin, pour exciter son imagination, de se promener à pas pressés dans les rues les plus encombrées de foule; Haydn, comme Buffon, se mettait en grande toilette des pieds à la tête, se rasait et se poudrait; Méhul plaçait sur son piano une tête de mort, et Haendel une bouteille de vin; l'abbé de Saint-Martin se couvrait le chef de neuf calottes; le jésuite Ghezzi portait sept bonnets sous une perruque.

Girardo-Giraldi mettait ses collections dans ses chaussons; quand il discutait et qu'il trouvait un contradicteur, il appelait son valet: Hem! hem! Dave, apporte-moi le chausson de la tempérance, le chausson de la justice, ou le chausson de Platon, ou celui d'Aristote, — selon le sujet de la discussion; — l'abbé de Marolles, auteur de vingt volumes de vers, rimait toujours sur un pied; — Mézeray était extraordinairement frileux; il avait, dès l'entrée de l'hiver, derrière son fauteuil, douze paires de bas étiquetés depuis la lettre A jusqu'à M, et, en sortant de son lit, il consultait son baromètre pour chausser autant de paires de bas que l'exigeait le degré de froid. « J'en suis à PL, disait-il à l'écuyer, au jour d'hiver, et je cours regagner mon feu. — Ayant perdu la vue, Milton fit construire une machine où il se balançait en composant ses vers. — Le poète Philéas, contemporain d'Alexandre, était si fluet, qu'il était obligé de se garnir les jambes de plomb pour ne pas être emporté par le vent.

## LE VERRE D'EAU SUCRÉE PARLEMENTAIRE.

LES députés qui parlent ont sur ceux qui ne parlent pas un immense avantage, c'est de pouvoir se régaler d'eau sucrée; non que l'usage de cette boisson rafraîchissante soit interdite aux derniers; mais elle ne coule pour eux qu'à la buvette... Il n'est point permis au législateur inactif, mollement étendu sur son banc, de s'en abreuver dans le sanctuaire de la loi... Il est donc essentiel que ceux qui aiment l'eau sucrée soient orateurs.

Si j'en juge par un bon nombre de discours, je parierais presque, Dieu me pardonne! que beaucoup de Cicérons montent à la tribune non par amour pour les fleurs de rhétorique, mais par amour pour l'eau sucrée; et je dirais même plus: si, au lieu d'eau sucrée, il entraînait dans les habitudes et les convenances parlementaires de donner une boisson plus relevée, plus agréable, plus piquante, comme du vin de Champagne, de Chypre ou de Hongrie, je soupçonne fort que la France compterait un plus grand nombre de talents oratoires.

Quoi qu'il en soit, l'eau sucrée, telle qu'elle est ou telle qu'elle pourrait être, est d'un merveilleux secours pour l'orateur; on peut la regarder comme l'huile de l'éloquence parlementaire; sans elle le gosier semble se rétrécir, la langue se paralyse, la salivation s'arrête; mais avec elle et à petites doses répétées, l'appareil de la parole marche et fonctionne aussi facilement que les rouages de la machine la plus compliquée, quand ils ont été convenablement graissés. Il ne faut donc pas s'étonner, et encore moins prendre de l'humeur, si un orateur interrompt fréquemment le fil de son discours pour se donner le temps de boire... Ces gorgées d'eau dont il s'abreuve sont nécessaires au débordement de son éloquence; plus il boit, plus ses paroles deviennent coulantes, plus sa voix a d'éclat et de charme, plus ses oris passionnés sortent avec retentissement du fond de sa poitrine. Il y a des orateurs qui se griseraient, si l'eau sucrée pouvait griser!...

On conçoit que le député bavard et prolix boive comme il parle, c'est-à-dire avec abondance; et cependant il est à remarquer que l'orateur sobre de paroles ne l'est pas toujours d'eau sucrée, et se livre parfois à des excès bien plus inconsidérés; d'où il suit que la consommation d'eau sucrée à la chambre malgré le petit nombre d'orateurs, est vraiment prodigieuse. Une dizaine d'orateurs, terme moyen, compris les ministres, qui parlent et boivent comme les députés, montent journellement à la tribune. Ce n'est pas trop d'accorder deux verres d'eau sucrée par tête; car il arrive souvent qu'un verre a été entamé et non fini par un orateur pressé de quitter la tribune. Ce n'est pas trop d'accorder deux verres d'eau sucrée par tête; car il arrive souvent qu'un verre a été en-

tamé et non fini par un orateur pressé de quitter la tribune, sans que le député qui lui succède ait jamais consenti à l'achever, ce qui pourtant serait économe! Ce reste d'eau sucrée est abandonné par la chambre, dans sa munificence et sa générosité, à ses garçons de service à titre de pourboire...

Deux verres par tête d'orateur donnent ainsi vingt verres par séance, cinq cent-soixante verres par session... et nous sommes au-dessous de la vérité. Nous pouvons hardiment tripler ce nombre, si nous ajoutons à la consommation des orateurs celle des penseurs distraits à la buvette.

Le verre d'eau sucrée n'a pas toujours l'honneur d'avoir pour lit l'estomac d'un grand homme. Il est sujet à un grand nombre de vicissitudes. Quelquefois souffleté par la gesticulation fougueuse de l'orateur, il va se briser au pied de la tribune; ce qui excite toujours un gros rire dans la chambre, et surtout parmi les députés non buveurs, charmés de trouver une occasion de se venger d'un verre dont leurs lèvres n'ont pu approcher.

Un jour, M. \*\*\* dans un moment d'enthousiasme, atteignit de la main son verre d'eau, mais d'une manière si violente que ce verre fut précipité jusqu'au milieu de l'assemblée, surprise de recevoir uneaverse de pluie sucrée, et alla se briser contre le front d'un législateur endormi. M. \*\*\* ne put dissimuler sa joie dès qu'il se fut assuré que le dormeur en avait été pour la peur et la honte d'avoir été pris en flagrant délit. C'est un avertissement salutaire, s'écria-t-il en se frottant les mains; monsieur saura dorénavant tout le danger qu'il y a à dormir pendant que je parle.

Le verre d'eau sucrée est porté en pompe sur une assiette de porcelaine blanche et déposé sur le marbre de la tribune avec une gravité toute représentative... Il n'est pas toujours bien rempli, ce dont l'orateur se plaint quelquefois à l'huissier par un regard significatif qui du haut de la tribune tombe d'aplomb sur sa tête comme un coup de foudre. Mais l'huissier se justifie par un autre regard où il est facile de lire en termes respectueux: « Il se peut que le verre ne soit pas plein; mais dès qu'il sera vide je le remplirai. » Et en effet, il le remplit, et l'orateur dans l'embarras, de nuit à la fluidité, à la limpidité de son éloquence.

Le verre d'eau sucrée est avec la sonnette, l'urne et la boule, l'une des premières nécessités du gouvernement représentatif... O verre d'eau sucrée!... qui se serais jamais douté avant 1789 de ta force et de ta puissance!...

(Extrait de l'Art de devenir Député.)

## AGENCE DRAMATIQUE DU MIDI,

Rue de la Pomme, 14, à TOULOUSE.

Le directeur de l'Agence Dramatique du Midi publie régulièrement un tableau général des artistes en disponibilité. Cette publication, dont l'envoi est adressé tous les mois aux directeurs de théâtres, présente un double avantage: d'abord, pour MM. les directeurs, celui de trouver agglomérée sous un même cadre la nomenclature des artistes en tout genre, parmi lesquels ils pourront fixer leur choix sur ceux qui seront les mieux appropriés, par la nature de leurs talents, à l'esprit des habitants de leurs localités; ensuite, celui non moins important de connaître la limite de leur science, l'ultimatum de leurs prétentions, les ressources de leur répertoire, sans frais de correspondance, le plus souvent très-dispendieux.

Ce genre de tableau, dont on ne saurait contester l'utilité, a déjà fourni à plusieurs directeurs le moyen de remplir sans empressement les vides de leur personnel. — MM. les artistes, de leur côté, ne rencontreront pas d'obstacle sérieux dans la recherche de leur convenance. Il est donc de leur intérêt d'adresser promptement au directeur de cette agence des renseignements précis sur leur position, leur répertoire et prétentions bien circonstanciés.

Monsieur Dupin, n'agissant que dans l'intérêt des directeurs et des artistes, ose espérer que les intéressés qui lui feront l'honneur de s'adresser à son agence, n'auront qu'à se louer des procédés délicats et loyaux employés dans les transactions qu'ils seront appelés à consommer avec l'administration dont il est le chef. Il ne se dissimule pas les tentatives qui lui seront suscitées par les exploiters de la capitale; il a déjà été à même d'éprouver le funeste résultat de leurs manœuvres perfides, dans le but d'anéantir un établissement qui commence à porter ombrage à ces agioteurs émérites de haut lieu.

La bonne volonté dont le directeur est animé n'obtiendra qu'une partie de son effet, si elle n'est corroborée par le concours simultané de MM. les directeurs et artistes. C'est dans l'intime conviction de la droiture de ses intentions, qu'il attend avec confiance la solution du problème, qu'il espère résoudre avec leur participation: Progrès de l'art dramatique, bien-être des directeurs, amélioration des diverses classes d'artistes, tel est le but qu'il s'efforcera d'atteindre, l'objet constant de sa sollicitude.